

pitant confusément dans l'aréopage révolutionnaire, où s'agitent les grands intérêts de la nation. Avec eux, s'élançant des femmes sans pudeur, coiffées aussi du hideux bonnet rouge, ou montrant sur leur tête la cocarde aux trois couleurs. Ces furies républicaines, dépouillant la décence qui fait le premier ornement de leur sexe, affectent un air martial : comme les dignes membres du club, elles sont armées de cutelas, de fers aigus et tranchants ; car pour ce jour une grande exécution est promise. Au fond des cachots, les prisonniers politiques seront massacrés, et ces tigresses aussi s'apprêtent à repaître leurs yeux et leurs mains de carnage ; à elles aussi il faut une part de rapine et de sang !

Bientôt le tumulte est poussé de l'indécence à la fureur. Aux discussions particulières des démagogues se mêlent les bruyantes causeries des jacobins femelles et les cris étourdissants des enfants qui viennent à cette école d'immoralité former leur esprit et leur cœur aux principes anarchiques et démoralisateurs du sans-culottisme.

Au milieu des clameurs, un jacobin, s'élançant à la tribune. D'une voix de Stentor qui domine les mille voix de la multitude, il réclame le silence de l'auditoire, et, après avoir obtenu un peu de calme, il s'écrie :

Frères citoyens, le patriote Fréron, que le gouvernement vient récemment d'envoyer en mission dans cette cité, ne présidera point aujourd'hui notre club, ainsi qu'il nous en avait donné l'espérance. Des travaux importants l'ont appelé préalablement à Toulon. Vous avez donc présentement à nommer un citoyen capable de le représenter au fauteuil de la présidence. Et, si vous le permettez, je vous en proposerai un bien digne de ce haut emploi : c'est un républicain dont vous connaissez le zèle et l'ardent patriotisme, l'honorable Collard, surnommé Caracalla !

Un mouvement confus accueille cette proposition. Au pied de la tribune plusieurs groupes de jacobins se forment spontanément, et des discussions animées s'engagent sur tous les points de la salle.

L'orateur sans-culotte, après quelques minutes d'attente, élève la voix plus haut que la première fois :

Frères, dit-il, le temps est précieux, ne le perdons pas en d'inutiles délibérations. Acceptez pour votre président le citoyen que je vous propose, ou bien dites quel est celui que vous

jugez digne de cet honneur !

—Caracalla !... s'écrie une voix de l'assemblée, que le citoyen Caracalla soit président !

—Caracalla ! Caracalla ! répètent à l'instant un grand nombre de démagogues.

—Non ! non ! crie une voix forte comme l'éclat du tonnerre au fort de la tempête, non, point de Caracalla.

—Caracalla ! Caracalla ! vocifèrent de nouveau les premiers opinants : nous voulons Caracalla !

Un jacobin se précipite vers la tribune. C'est celui qui vient d'élever un vote d'opposition.

Citoyens, s'écrie enfin celui que sa force musculaire a fait triompher de ses antagonistes, et qui, sous le nom de Thomas, exerce au coin de la rue voisine du club la profession de savetier ; citoyens, voyez mon physique défiguré, et faites-moi l'amitié de me dire ce qu'est devenu l'œil droit qui me manque. Toute la ville vous dira, car c'est un fait bien connu, que moi, citoyen Thomas, qui ai l'honneur de rapiécer vos souliers sous l'échoppe du coin, j'ai coupé la tête à tous les ci-devant saints de pierre dont vous voyez les débris autour de cette ci-devant église. Lorsque, voulant me défrayer de la peine que je m'étais donnée pour les intérêts de la république, j'emportais quelques vases ci-devant sacrés qui m'allaient à merveille, et dont l'Eternel n'a au reste plus besoin aujourd'hui, puisque son ci-devant culte est aboli, le bedeau aristocrate dont la tête a d'ailleurs fait connaissance avec une de nos lanternes, voulut s'opposer à ce qu'il appelait un vol, et s'élança sur moi, armé d'un goupillon séditieux dont il me creva l'œil de mor physique. En foi de quoi vous n'avez qu'à considérer qu'il ne me reste plus qu'un œil pour lequel je réclame votre faveur, vous promettant, en reconnaissance, de mettre de la bonne marchandise dans le raccommodement de vos souliers.

Le candidat savetier quitte la tribune, et un autre jacobin élève la voix en ces termes :

Citoyens sans-culottes, je suis l'aubergiste dit de la République. J'ai fait peindre sur mon enseigne une guillotine en miniature, et je suis renommé pour mon patriotisme et mes sauces à l'ail. C'est moi qui eus l'honneur de brûler la cervelle au grand cru-sifix que l'ancien régime avait planté juste devant mon auberge. En fait d'acte de civisme, en voilà un, j'espère, qui compte !... Pour ce fait tout seul, sur cent citoyens qui méritent la cravate de chanvre, je serais

certain d'être pendu le premier.

Le tour du terrible Caracalla est enfin arrivé. Avec l'assurance audacieuse qui le distingue, il développe, dans toutes leurs circonstances, les forfaits de sa vie antérieure au renversement politique qui a doté la France de l'affreux régime de la Terreur. Il rappelle avec orgueil la haine invétérée qu'il éprouva depuis son enfance pour ses bienfaiteurs ; la mort sanglante de l'infortuné seigneur de Morelly, assassiné par lui, à l'entrée du parc, la nuit où lui Caracalla enleva ses trésors, après avoir attenté à la vie du jeune comte, son compagnon d'étude et son ami. Il raconte les détails de sa fuite en Italie ; de l'empoisonnement de la comtesse Anna de Borgino, dont il fut l'instigateur ; de l'enlèvement de l'épouse du comte de Morelly, et de toutes les persécutions qu'il exerça contre ce dernier jusqu'au moment où il livra son château aux fureurs de l'insensé.

Citoyens, continue-t-il après une courte interruption, poursuivi par ce que l'ancien régime appelait sa justice, quinze ans j'ai vécu sous un nom supposé, parcourant tour à tour toutes les villes de la France.

Avant que la monarchie disparût du sol français, j'étais revenu dans ma ville natale. Là, reconnu par les nobles qui étaient au pouvoir, je fus pris, et, comme ma perte était jurée, je fus jeté dans les fers et condamné à la roue.

Deux jours me restaient à vivre. Déjà l'on préparait l'instrument de mon supplice. L'heure de ma mort avançait à pas rapides. Mais le peuple s'était levé !... Une commotion soudaine avait ébranlé le sol monarchique, et d'une extrémité à l'autre de la France avaient retenti les cris de république et de liberté ! Les grands alors tremblèrent en présence du faible devenu fort !... Pour accroître leur puissance et assurer le succès de leurs efforts glorieux, les patriotes brisent tout à coup les portes des prisons !..

Ce fut alors, citoyens, que je vis tomber mes fers, et que, réalisant la vie qui allait m'échapper, avec ardeur je saluai l'aurore qui devant moi se levait glorieuse ! Alors se réveilla dans mon cœur, avec un puissant enthousiasme, cette haine que l'approche du supplice n'avait pu éteindre, cette haine que, dès mes jeunes années, j'avais vouée à la domination aristocratique.

Fréron, le digne émule de Robespierre et de Collot-d'Herbois,

devenu un des chefs de la monarchie, voulant récompenser mon zèle patriotique, me fit confier l'inspection générale des prisons du Midi, fonction dont je m'acquittai, vous le savez, avec un dévouement sans bornes.

Honorables patriotes, ce qui parlera surtout en ma faveur, ce sont les preuves récentes que j'ai données de mon patriotisme. Plusieurs membres de cette assemblée ont été les témoins de ce qui s'est passé cette nuit au fort Saint-Jean. Ceux-là sans doute ne me disputeront pas l'honneur que je sollicite, ceux-là n'élèveront point contre moi un vote d'opposition. Quant aux autres, s'ils ne croient pas mes prétentions assez fondées, je leur dirai : Citoyens, ne consultez que le témoignage de vos yeux, allez à la citadelle, pénétrez dans le cachot le plus profond ; là, sur la terre arrosée de sang, vous trouverez le cadavre d'un religieux que j'ai immolé de ma main, parce qu'un pareil homme ne pouvait être l'ami de nos institutions !... et près de ce cadavre, un vieillard arrêté par moi, et réservé à la guillotine !... et près de ce vieillard chargé de chaînes, le ci-devant comte de Morelly, objet éternel de ma haine, et dont le sang fumera bientôt sous la lame de mon poignard !

Voilà mes titres. Maintenant vous jugerez si je mérite d'être élevé à la présidence.

Caracalla a terminé sa harangue. Un tonnerre d'applaudissements succède aux paroles de l'orateur, et les bravos prolongés, qui s'élèvent de tous les points de la salle, annoncent qu'il est reconnu digne de remplir la fonction de président.

Aussitôt il quitte la tribune ; au milieu d'un épouvantable tumulte, il monte au fauteuil qui lui est préparé. Ceint d'une écharpe aux couleurs nationales, et le bonnet rouge en tête, du haut de l'estrade où il est parvenu, il promène un œil satisfait sur la multitude, dont il s'efforce longtemps en vain de calmer l'agitation.

(A suivre.)

*Greffier*—M. D. E. Landry, de la station Ste Favié, comté de Rimouski, est nommé greffier de la Cour des Magistrats pour le comté de Rimouski au village Port Joli.

*Panama*—Le scandale Panama fait sensation à Paris. M. Antonin Proux, reconnu avoir touché 13,000 francs en 1883.

*La Libre parole* d'écarter que les documents qui sont en sa possession sur l'affaire de Panama lui ont été donnés pour être livrés à la publication par M. Charles Lassus lui-même. Le télégraphe dit que l'indignation est générale.